

CINÉMA Tête d'affiche, avec Julianne Moore et Meryl Streep, du film de Stephen Daldry « The Hours », en salles aujourd'hui

Kidman : « J'aime m'engager passionnément »

Propos recueillis par Emmanuelle Frois, *Le Figaro*, 19 mars 2003

Elle est d'une beauté féérique. Pâleur de la lune et scintillement des étoiles. Aérienne Nicole Kidman, enveloppée dans une tenue vaporeuse de soie et dentelle blanches, seulement rattachée à la terre par un rire joyeux et sonore. L'actrice est pleine de grâce, finesse de la ligne alliée à celle de l'esprit. A l'écran, elle est une saisissante Virginia Woolf dans *The Hours* de Stephen Daldry. Méconnaissable. Incroyable métamorphose du corps et de l'esprit. L'écrivain tourmenté, pièce maîtresse de ce puzzle littéraire et cinématographique, influera à travers son roman, *Mrs. Dalloway*, sur le destin de deux autres femmes (Meryl Streep et Julianne Moore) à des époques différentes. Nicole Kidman se raconte, déterminée et fragile la fois.

LE FIGARO. - Il paraît que le premier jour de tournage, l'équipe du film ne vous a pas reconnue, demandant où était Nicole Kidman !

Nicole KIDMAN. - C'est vrai, on a fait quelques changements sur ma personne... (rires) Je me suis jetée à corps perdu dans le personnage de Virginia Woolf, modifiant ma façon de parler, de marcher, d'écrire. Mais je ne voudrais pas que tout repose sur mon faux nez ! Parler pendant une heure de cet appendice nasale n'est pas le propos. Ce serait tout réduire à un artifice alors qu'il ne s'agit pas de ça. Il y a eu métamorphose jusqu'au plus profond de mon être.

A priori rien ne vous reliait physiquement à Virginia Woolf. Cela ne vous a-t-il pas inquiétée au départ ?

J'étais très nerveuse, effrayée serait le mot exact (rires). Plus jeune, j'avais une certaine idée des personnages que j'aimerais interpréter dans le futur. Et incarner un jour Virginia Woolf ne m'avait jamais effleurée ! Lorsque Stephen Daldry me l'a proposé, j'ai refusé. Pour moi, c'était une erreur de casting, impossible d'être cette icône de la littérature anglaise, de 41 et 59 ans.

Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

Stephen Daldry croyait en moi. Et c'est très attrayant ! Le réalisateur est un peintre. Et je ne suis qu'une des couleurs de sa palette. Certains acteurs veulent tout contrôler, de la production à l'écriture en passant par la réalisation, cela n'est pas mon cas. J'en serais incapable !

Connaissiez-vous l'œuvre de Virginia Woolf ?

Non. Ma connaissance de la littérature anglaise, je l'avoue, se bornait aux romans des sœurs Brontë, à George Eliot et aux romantiques Byron et Shelley. Découvrir Virginia Woolf à la trentaine a été une expérience unique. Elle a exercé sur moi un énorme pouvoir de fascination, d'attraction. Je suis littéralement tombée amoureuse d'elle !

Que vous inspirent la femme et ses écrits ?

Oh ! il y a eu déjà tant de choses écrites à son sujet. C'est un peu à chacun de se faire une idée, de trouver son chemin vers elle.

Mais encore ?

(Entre rire et soupir) Je trouve que c'était une créature extraordinaire. Elle avait un bel esprit, de l'intelligence, une énorme fragilité et du génie. Elle a embrassé la vie dans toute sa complexité. Elle se débattait avec l'idée de la mort, avec la folie, tout en ayant un grand amour de la vie. Pour elle, vivre était une lutte, au jour le jour. D'une façon assez étrange, Virginia a surgi dans mon existence alors que j'avais besoin d'elle, à un moment où je n'étais pas particulièrement bien... D'une certaine manière, elle a joué un rôle cathartique. Qu'est-ce qui conditionne vos choix d'actrice ?

Je vais où mon désir m'entraîne. Je ne prêche pas avec un rôle. Il n'y a rien d'analytique. Je joue à l'instinct. Mes centres d'intérêt changent rapidement, constamment, c'est pourquoi je veux jouer des personnages très différents. C'est, à chaque fois, une exploration, une manière de me nourrir.

Vous en êtes un bel exemple, le cinéma américain offre de plus en plus de grands rôles aux femmes, non ?

C'est un peu prématuré de l'affirmer. Lorsque j'ai reçu mon Golden Globe pour *The Hours*, je n'avais préparé aucun discours. La première chose qui me soit venue à l'esprit c'est de demander aux auteurs de continuer à écrire, pour nous, les femmes. Cela a été une bonne année, je ne sais pas si cela sera une bonne décade !

Vous êtes également dans la course aux oscars. Flattée ?

C'est une récompense précaire mais utile car elle crée de la publicité autour d'un film et donne envie aux gens d'aller le voir. Professionnellement, je suis arrivée à un stade où j'ai la chance de travailler avec des cinéastes que j'admire depuis longtemps ou avec de nouveaux venus, que je veux soutenir et qui, à mes yeux, seront les grands de demain.

Prête à réduire votre salaire pour eux ?

Et même à ne pas gagner un dollar !

La célébrité rime malheureusement avec presse à scandale. Votre réaction face aux tabloïds ?

J'en fais la une depuis l'âge de 22 ans. J'en ai souffert. Mais je ne les lis plus depuis longtemps. Et je m'entoure de gens qui ne m'en parlent pas. Je veux être appréciée pour mon travail. Du cinéma des années 40, 50, 60. On ne retient pas les ragots mais que les grands films comme *Casablanca*.

Comment vivez-vous ? Dans une tour d'ivoire ?

Oh non, pas du tout (rire) ! Sinon j'en mourrais ! Je vois mes amis très chers, je m'occupe de mes deux enfants, je fais du shopping, je vais au cinéma, au concert, je me promène comme vous, sans gardes du corps. Vivre, ce n'est pas rester coincée dans une chambre d'hôtel. Tant que vous restez en connexion avec les autres, vous êtes dans le domaine du réel. J'ai traversé de nombreux hauts et bas. Des amitiés profondes m'ont soutenue dans les heures difficiles...

Le travail vous a-t-il justement aidée à survivre à ces moments douloureux ?

Sans doute. Être acteur n'est pas un choix mais une nécessité vitale. C'est dans mon sang. Si ma manière de travailler change de rôle en rôle, j'aime, en règle générale, être consumée, m'engager passionnément et me perdre.

N'est-ce pas dangereux ?

Si, mais je n'étais pas aussi extrême auparavant. J'avais d'autres priorités dans ma vie, tellement plus essentielles, plus importantes. Certains événements ont fait que j'ai pris un autre tournant, et que je vois les choses différemment aujourd'hui.

Vous avez tourné *Dogville*, premier volet d'une trilogie signée Lars von Trier, cinéaste réputé difficile. Vos impressions ?

Lars est un artiste, un visionnaire. C'est donc un homme compliqué (*rire*) ! Mais s'attendre à ce que ce soit simple n'est pas une bonne manière d'appréhender les choses de toute manière. Nous avons trouvé une très bonne méthode de travail qui pouvait paraître étrange ou difficile, mais cela fait partie du processus de création. Une grande synergie s'est établie entre nous. Nous tournerons le second volet à la fin de l'année.

Vous n'arrêtez pas !

J'alterne rôles principaux et secondaires pour être au plus près de mes enfants.